

ÉCOLOGISME ET/OU FASCISME

Prolongeant les récentes réflexions de L. Ferry (1992) -*Le nouvel ordre écologique - L'arbre, l'animal et l'homme*- nous voudrions montrer que, nonobstant l'évidence, l'Écologisme et le Fascisme ne sont en leur fond que des « variantes », l'une pacifique et l'autre violente, d'une seule et même idéologie, le « Biologisme », soit l'application au monde humain de catégories valables uniquement dans la sphère naturelle (biologique) ; d'où notre commun rejet des deux.

Précisons d'abord le sens exact des termes. L'*écologie*, mot créé par le naturaliste allemand E. Haeckel, un propagateur de Ch. Darwin et un inspirateur ardent du pangermanisme, désigne une discipline scientifique, partie de la biologie, étudiant le vivant dans son rapport avec le milieu naturel ; l'*écologisme* signifie une idéologie politique qui veut voir dans l'*écologie*, soit dans la relation homme – nature, la clef de nos problèmes. Un tel parti pris repose sur le postulat que l'être humain n'est qu'un être vivant parmi d'autres, justiciable des mêmes lois que ceux-ci, les lois naturelles ou biologiques.

" La philosophie écologiste qui appréhende l'être humain comme un organisme parmi des millions d'autres "

(A. Waechter, *op. cit.* p. 155).

Plaçant l'Homme au même rang que l'Animal voire la Plante, les écologistes récuseront tout droit humain spécifique, à commencer par le droit que l'Homme s'est arrogé -bien avant le dessein cartésien de "nous rendre comme maîtres et possesseurs de la nature" (*Discours de la méthode*)-, de "dominer la terre" et "soumettre les bêtes" (*Bible A.T. Genèse*), et qui fut à l'origine de toutes les révolutions technologiques, du Néolithique à l'Ère industrielle.

Dénonçant ce projet, sans se rendre compte que son émergence, quels que soient ses périls éventuels, contredit sa propre prémisse de l'égalité entre l'Homme et l'Animal –a-t-on déjà oui des animaux s'octroyer un tel droit?– l'écologisme opposera au droit humain positif un « droit naturel » censé valoir pour tous les êtres vivants, et ira jusqu'à promulguer (p.43) en 1978 à l'Unesco (Paris) une curieuse *Déclaration universelle des droits de l'animal* sans consulter, et pour cause, ce dernier.

En voulant substituer au Droit juridique un prétendu droit naturel, les écologistes entendent nier purement et simplement l'existence du premier qui s'est constamment fondé sur la reconnaissance d'une « valeur » uniquement humaine, malgré Greenpeace : "Les systèmes de valeurs humanistes doivent être remplacés par des valeurs suprahumanistes qui placent toute vie végétale et animale dans la sphère de prise en considération légale et morale" (p. 155).

Quel sens revêtirait une autre « légalité », en l'absence d'un sujet apte à la défendre ?

Sous couvert d'une élévation de l'animal ou de la nature, c'est en fait un véritable rabaissement ou une réduction de l'Homme à la nature qu'opère la pensée écologiste –mais mérite-t-elle le nom de « pensée » ? Pour inconséquente ou inconsistante que soit cette thèse réductrice, car c'est l'être humain qui édicte invariablement les pseudo-droits de la nature, elle n'en comporte pas moins de graves ou lourdes conséquences et d'étranges réminiscences historiques, points si lointains.

Une fois admise en effet l'existence de "valeurs suprahumanistes", que l'on aurait pu aussi justement et légitimement baptiser d'infrahumanistes voire d'extrahumanistes, la stricte logique commande de se passer absolument de l'idée même de valeur, comme le fait précisément la nature qui en soi n'en connaît aucune, ne distinguant nullement le Bien (Juste) du Mal (Injuste). Elle s'oriente exclusivement en fonction de contraintes biologiques, liées à la nécessité de la survie, ce que nul, dedans ou dehors, ne lui reprochera, vu son manque de choix.

La rhétorique du *Par delà le Bien et le Mal* (Nietzsche) se mue rapidement en pur culte de la force brute et de la lutte pour la vie ou pour "l'espace vital (*Lebensraum*)" (Hitler). Est-ce un hasard si les premières législations sur la protection des animaux et de la nature en général sont apparues, bien avant nos « délires » modernes, en Allemagne nazie dans les funestes années 1930 (*Tierschutzgesetz, Reichsnaturschutzgesetz, op. cit.* pp. 181-2)? L'amour excessif et affiché des bêtes forme le signe obvie du mépris des hommes.

Pareillement les folles élucubrations, de quelques philosophes (?) contemporains sur " un droit éthique autonome de la nature " (H. Jonas, *Principe responsabilité*) ou sur *Le Contrat naturel* (M. Serres), voire sur *L'Animal que donc je suis* (J. Derrida) risquent, si le contexte historique s'y prête, de connaître un « destin » similaire. D'aucuns ne préfèrent-ils pas de nos jours le sort des baleines ou d'autres espèces vivantes à celui des êtres humains et ne se mobilisent-ils pas plus pour des lieux ou des produits dits naturels que pour les conditions de travail et d'existence des producteurs, quand ce n'est pas de sociétés entières ? Sans parler de ceux qui, avec Cousteau, agitant l'épouvantail de la surpopulation humaine à l'échelle de la planète, suite à un calcul fort biaisé, n'hésitent pas à souhaiter la disparition des 9/10^è de l'humanité :

" Une mortalité humaine massive serait une bonne chose. Il est de notre devoir de la provoquer. C'est le devoir de notre espèce, vis-à-vis de notre milieu, d'éliminer 90% de nos effectifs " (W. Aiken p. 157).

Tenant pour peu la vie de leurs semblables.

Il est vrai que, dans un ordre de discours comparable, certains, proclamés *penseurs*, leur avaient jadis frayé la voie, en mettant sur le même plan ontologique l'exploitation de la nature et l'extermination des hommes. "L'agriculture est aujourd'hui une industrie d'alimentation motorisée, dans son essence le Même que la fabrication de cadavres dans les chambres à gaz et les camps d'anéantissement, le Même que le blocus et la réduction de pays à la famine, le Même que la fabrication de bombes à hydrogène" (Heidegger, *Das Ge-Stell* 1949). Et ce sans l'ombre d'un doute ni hésitation.

Tous les écologistes ne tiennent certes pas un tel langage outré ou radical (fondamentaliste). Mais indépendamment de ces dérives toujours possibles, le même présumé gouverne l'idéologie écologiste et l'idéologie nazie : le trait distinctif et particulier de celle-ci, le racisme*, renvoyant à une tentative similaire de réduction de l'Humanité à l'Animalité par application à la première de catégories valables/valides uniquement pour la seconde, ce qui s'appelle proprement le biologisme ou le naturalisme et conduit droit à la négation de la « différence » (spécificité) humaine.

Le lien entre écologisme et fascisme repéré, que conclure sinon que le militantisme *vert* défend une cause obscurantiste et rétrograde, fort contraire aux « intérêts » fondamentaux d'une Humanité qui se comprend elle-même. Entant que tel il doit être clairement combattu et dénoncé sans la moindre concession, d'autant qu'il ne cesse de gagner du terrain.

Cela affirmé, rien n'interdit d'être sensible, à chaque fois qu'il y a menace pour l'Homme, et exclusivement dans ce cas, aux dangers potentiels ou réels d'une opération technique humaine quelconque (physique/biologique). Encore importe-t-il de s'assurer au préalable de la réalité ou plutôt gravité des risques, étant entendu que nulle action-transformation ne se présente vierge de tout risque (raté). Car elle repose sur un savoir jamais certain, mais pleinement suffisant à nos besoins, théoriques et pratiques, qui ne se confondent d'aucune manière avec des besoins naturels élémentaires, relevant d'une tout autre sphère -univers de la culture- que ces derniers.

L'on évitera ainsi peut-être la mésaventure des campagnes écologiques spectaculaires récentes, dont Greenpeace vient de nous donner coup sur coup deux illustrations à la fois ridicules et coûteuses, pour les usagers (dans son combat contre Shell), et pour ses généreux, à moins que ce ne soient très intéressés, donateurs - financiers (dans sa lutte contre les essais nucléaires français). Le tout aux dires mêmes de son président qui n'est pas, à l'instar d'autres dirigeants et membres d'organisations ou groupes verts, à une inconséquence ou précipitation près. Tant qu'elle ne s'avère pas fatale (tragique), on peut encore en sourire ...

J. Brafman

* Ce trait suffit à distinguer le nazisme du communisme dont les excès éventuels tiennent à une tout autre cause. Sur ce point nous nous démarquons de l'essai de L. Ferry qui, assimilant trop hâtivement ces deux idéologies sous l'étiquette fort contestable de totalitarisme, souligne une chimérique collusion entre elles et l'écologisme, alors qu'il est patent que –et là-dessus les partisans de celui-ci ne sont point trompés- les régimes « communistes » ont manifesté très peu d'égards pour l'environnement.